

La Ola

Jean-François M.A. Moreau

1-1

Le dîner se déroulait dans une ambiance bizarre, mélange de contrainte et de gêne dont je ne percevais ni la raison ni l'alchimie. Déjà deux plats et trois vins avaient été servis, mais la tablée ne se libérait pas, malgré la chère raffinée et les grands crûs. Les rires s'étouffaient trop vite, les sourires se crispaient à peine ébauchés, une sourdine étouffait les conversations entre voisins immédiats, on ne se parlait pas par derrière le dos de ses voisins, quelques éclats de voix giclaient, épars, trop vite et trop fort, rapidement éteints. L'impatience, la nervosité des invités gagnaient, longtemps latentes, maintenant ça et là exprimées, de plus en plus insistantes mais sans cohésion ; il manquait le détonateur libérateur de la chaleur communicative d'un banquet qui était censé réunir, ce soir-là comme sans doute les autres, une certaine sorte de fine fleur sans soufre de la bonne société, dans un coin privilégié de la Vendée...

On devait être quatorze à table : il y avait quatorze couverts disposés le long d'une table en forme de U en marbre vert sombre veiné de noir dont la branche horizontale étroite était occupée par la maîtresse de maison et un homme présenté comme son chevalier servant, un monsieur de Quelque de Chose-Quelqu'un dont je n'avais retenu que le prénom composé, Léon-Arthur, assis à sa droite. Trois couples occupaient toute la branche gauche. Je me trouvais de l'autre côté, en bout de table, avec le vide côté cœur, sans voisine à main droite également. Une situation incongrue qui augmentait notablement la dose ambiante d'embarras, la mienne en particulier... moi qui ne savais encore pas ce que j'étais venu faire là. Son couvert avait bien été mis, les verres furent remplis en leurs temps, de Sauternes puis de Bourgueil, comme pour les autres convives, mais le siège restait vacant et la buée couvrant le verre d'eau fraîche avait séché sans que l'on songeât à renouveler les glaçons. Un mot, prononcé légèrement plus fort, revenait plus souvent que les autres dans les murmures des duos ou des trios qui s'étaient constitués autour de la table, un prénom féminin, celui d'une certaine Yvonne. Le prénom de ma supposée et très espérée voisine. Selon qu'il était dans la bouche d'un homme ou d'une femme, la consonance était plus haute ou plus basse que le reste de la phrase. On attendait donc Yvonne avec plus ou moins d'impatience feutrée, mais avec de moins

en moins d'indulgence. Son absence retardait le démarrage de quelque chose, un évènement qui faisait de cette soirée-là, en elle-même banal épisode de la vie mondaine de n'importe quelle ville ou quartier de la planète, un « must » dont on devinait qu'il dépassait en originalité un strict folklore local...

Je ne suis pas mondain. J'ai peu participé aux dîners en ville ou à la campagne tout au long de ma vie, préférant aux cultes fastidieux de la festivité de groupe ou de chapelle, les tête-à-tête amicaux et dévoués ou tendrement respectueux qui lient les individus autour de projets professionnels féconds, de projets d'amitiés tendres ou spirituelles, le tout réalisé dans l'intimisme et une touche d'affectivité sentimentale. Je ne suis pas à franchement parler carriériste mais, de gré ou de force, j'ai longtemps favorisé sinon limité exclusivement mes rencontres et mes liaisons à partir d'un noyau de relations acquises ou imposées par mon métier que j'aime à rencontrer autour d'un repas ou d'un verre, par petits paquets de six personnes au plus. J'ai donc la solitude facile voire de plus en plus souvent recherchée. Je voyage seul volontiers. Je suis un homme souvent célibataire, éventuellement utilisable en bouche-trou. Ce soir je bouche un trou, mais, ce soir, le trou d'à-côté, non prévu au programme, s'appelle Yvonne. Après le second plat, une alose de Loire au beurre blanc à la Nantaise, Jeanne-Françoise, comtesse de N..., la maîtresse de maison, s'est levée et est venue vers moi, à pas feutrés et à demi courbée comme on gagne son siège au théâtre quand on est en retard. Je ne la connais pas à proprement parler mais la devine assez pour pressentir si elle est plus belle et plus élégante quand elle est confiante ou, au contraire, inquiète. Elle est belle, élégante, bien élevée pour exercer un rôle composé d'aristocrate. Elle ne parvient pas à masquer son inquiétude, mais la maîtrise assez pour ne pas céder à la panique devant l'absence prolongée d'Yvonne. Je suis le quatorzième invité de la liste. Celui de la dernière heure.

Yvonne n'est jamais en retard d'habitude, paraît-il, mais elle répugne à prendre son mobile, donc elle l'oublie souvent, ce qui explique son silence car elle n'aurait jamais été la complice d'une soirée qui s'avérerait d'obédience criminelle si son absence était définitive. Jeanne-Françoise parle à voix basse dans mon oreille droite, juste assez fort pour que seul mon lointain voisin de gauche devine le thème de son discours, juste assez métaphorique pour que l'angoisse latente soit contenue dans les limites de l'éducation puérile et honnête selon la Cour d'Angleterre où l'on déchoirait d'expliquer ce dont on ne doit jamais se plaindre. Elle viendra parce que, moralement, elle y est obligée, oui obligée, par un contrat moral auquel on ne déroge pas si on est bien né et Yvonne, elle, est bien née. Yvonne a accepté, après bien des hésitations, cette invitation à dîner parce qu'elle est une vraie amie et que Jeanne-Françoise a besoin d'elle ce soir. Un besoin impératif parce que, pour une raison incontournable touchant au règlement intérieur de la mystérieuse puissance invitante, il ne peut y avoir douze convives, on doit donc impérativement être quatorze soit sept couples

bisexués. La logique de cette argumentation ne relevait à l'évidence pas du cartésianisme. Elle le savait. Mais ne pouvait pas l'expliquer comme ça, alors que la chose n'avait pas commencé mais qu'elle ne commencerait que quand Yvonne serait arrivée. Pouvais-je encore accepter ses excuses et patienter encore un peu ? L'aparté ne pouvait s'éterniser. Poli mais ironique à défaut d'exploser colériquement, je l'assurai de ma totale sympathie et de mon plaisir imprévu d'être là à déguster des mets plus délicieux et des vins plus gouleyants qu'au Trois Gibus, dans l'attente sans impatience de ce qu'il ne manquerait pas d'arriver, à savoir un moment jubilatoire pour les quatorze personnes disposées autour de la table ; en attendant, je m'accommodais de la vision de solitaire doré sur douze invités de choix (tous bien mis, tous élégants dans leurs genres, tous policés sinon intelligents, il était trop tôt pour savoir et pour faire la part des choses). Jeanne-Françoise n'exprima sa reconnaissance que par une très fugace lueur de connivence à interprétation libre quant à sa traduction future. Elle n'avait pas regagné sa place qu'elle se releva presque aussitôt sur l'appel discret de la gouvernante la prévenant du geste d'un appel téléphonique à prendre dans le petit bureau. Mon voisin de droite, un quadragénaire Castillan du nom de Sebastian Jesus Escobar y Escobar *ma appelé-moi Sébastiannn, yé bouz en prrrie* - leva un sourcil interrogateur et consentit à me demander qui j'étais et que diable je faisais là, ce qu'il avait refusé de savoir plus tôt : il avait manifestement sous-estimé l'intérêt de ma personne, un parfait inconnu de surcroît, muet durant la cérémonie introductive de l'apéritif - ma hantise, à laquelle j'avais échappé par mon arrivée tardive ! - ma relégation à la dernière place de la travée, séparée de la sienne par un siège vide ne pouvant que signifier une position des plus subalterne, opinion que partageait sa voisine de droite, à demi rassurée mais prête à être déçue de n'avoir à affronter aucune compétition avec une séductrice de plus en plus fantomatique. Celle-là, prénommée Louise-Hélène, belle plante brune aux yeux porcelaine et à la peau claire sur des formes pleines, n'avait manifestement pas l'expérience de cette société qu'elle découvrait à partir de son nouveau mari, l'industriel Charles-Antoine Escudier, installé à sa droite puisque épousé un trimestre auparavant, bien introduit, lui, auprès du sieur Léon-Arthur avec qui il avait bataillé dans les Chasseurs Alpins pendant la guerre d'Indochine.

Alors que Jeanne-Françoise venait de quitter la salle à manger pour le vestibule, je jetai un regard flou vers ma voisine directe d'en face, jusque-là à peine moins muette que moi. Phantasme de myope jouant sur un point d'astigmatisme sans doute, je crus voir passer sur son visage une séquence d'émotions combinant le soulagement d'une douleur interne, une promesse de jubilation à venir de suite, une certitude de cruauté à expression perverse, la crainte de perdre sa beauté aussi. Elle venait d'en avoir la certitude, Yvonne allait venir, ce coup de fil provenait d'elle ou d'un messenger annonçant sa proximité. Elle avait une jolie peau claire sur une carnation ferme et souple qui lui avait épargné les rides inesthétiques d'une vie dure passée sans fard au soleil colonial, mais ses

cheveux grisonnaient déjà sans qu'elle juge utile ou nécessaire de le masquer ; de sa jeunesse, triste et froide, elle avait gardé une ride d'expression, verticale longue et profonde entre les deux sourcils et qui n'apparaissait que sous l'influence d'un stress intense incontrôlé et disparaissait presque intégralement au calme. Elle se prénomait Lisette. Je déduisis cela de son attitude vis-à-vis de son seul voisin. Ce voisin ressemblait à un banquier lombard de cinéma, avec son teint mat, ses cheveux, ses favoris et sa moustache impeccablement blanchis artificiellement par un passage de ce jour chez la meilleure esthéticienne du coin, son smoking de soie sauvage de couleur verte golfique immaculée et son nœud papillon inédit Hermès jaune bouton d'or à motif tibétain. Robert-Auguste de R...S..., en fait un Suisse romand, n'avait pas entretenu Liselotte des longs palabres, des soliloques chuchotés, dont il avait abreuvé la femme assise à sa gauche qui le buvait des yeux. J'étais trop éloigné et trop déconcentré pour leur avoir prêté attention plus loin que ne le requiert le jugement superficiel qui s'impose au cours d'un repas interminable et dont l'attraction principale était constamment retardée. Au-delà de ces voisins les plus proches, je ne discernais que des formes d'hommes et de femmes comme on en rencontre, interchangeable, dans toutes les sociétés aisées de par le monde occidental. Mon acuité visuelle, jamais bonne jadis mais appareillable avec l'aide d'un bon opticien, est devenue mauvaise avec l'âge et rétive aux triples foyers et autres Varilux. Je n'avais ce soir-là que mes lunettes de presbyte, faute d'avoir évité de marcher bêtement sur mes lunettes de myope et astigmatique pour voir de loin, en me préparant à la hâte dans la salle de bain pour ce dîner imprévu. Un peu de mousse irritante dans l'œil gauche puis un coup de serviette maladroit avant de passer l'après-rasage sur ma barbe rasée au coupe-choux et mes lunettes pour voir de loin posées en équilibre instable sur le lavabo tombèrent sur le carreau, en position parfaite pour être écrasées par un talon aussi aveugle qu'imparablement destructeur. Je me sus condamné à la vision brumeuse des formes et à la marche à pied pour au moins trois jours, avec ce pont de la Toussaint qui rendait inopérant tout appel à mon assistance téléphonique à distance pour aveugle en détresse à dépanner de suite. Le thème de cette soirée était abscons et ma vision des invités surréalistiquement nuageuse...

... ..

Je m'étais installé, quelques jours plus tôt, aux Trois-Gibus, auberge au toit de chaume et poutres apparentes fleuron de l'hôtellerie des Relais & Châteaux de ce hameau du marais guérandais connu sous le nom de Châteaueux-en-Brière, détectable sur la seule carte IGN au 1:100 000ème, dans l'espoir de trouver l'inspiration pour démarrer un nouveau roman. Nous étions dans l'arrière-saison, avec la chance inespérée de bénéficier d'un temps émollient inhabituellement ensoleillé, presque trop chaud et sec depuis plus d'une semaine

et pour encore quelques jours, si l'on en croyait les prévisions météorologiques de FR3 pour le week-end de la Toussaint. L'auberge fermerait après le 11 novembre au terme d'une saison moins désastreuse que la crise et le mois de juillet pourri n'avaient fait craindre. La clientèle était maintenant rare, plutôt âgée à mon arrivée, cossue et fait agréable mais pas suffisamment agaçant pour l'écrivain à la recherche de l'inspiration il n'y avait nul pensionnaire à l'opulence vulgairement poissarde ni enfants en bas âge perçant leurs premières dentitions dans les lieux communs. Le personnel autant que les patrons étaient fatigués, mais tous restaient aimables, disponibles et relativement distants ; les prix s'adaptaient à une cuisine plus rustique qu'en pleine saison mais roborative « comme pour eux », que seules les longues marches dans les marais salants permettaient de métaboliser ; les draps qui avaient fait la saison étaient doux et parfumés et sentaient une fragrance fleur d'oranger tilleul ; on ne comptait ni les oreillers il m'en fallait trois bien épais empilés pour bien dormir en position presque assise, comme un vieil asthmatique - ni les couvertures qui permettaient de se passer de chauffage central durant la nuit, voire d'entrebâiller la fenêtre.

Le sanitaire était changé tous les jours, comme dans un hôtel américain. S'en émerveillèrent deux couples d'Américains de Milwaukee qui se promenaient, depuis la Normandie jusqu'à Bordeaux, avec deux grosses videocameras professionnelles portables et tout un attirail de projecteurs et de microphones, dans un monospace japonais bleu hussard de location loué à l'aéroport de Schiphol en Hollande, pérégrinant de plage en plage, de blockhaus en blockhaus, de port en port, pour un reportage sur la campagne de l'armée de Patton pendant la deuxième guerre mondiale ; ils étaient professionnels mais peu respectueux de la rigueur de l'historien et avaient résilié la visite des Ardennes belges en plein automne ; journalistes reporters free-lance habitués à travailler ensemble pour satisfaire leurs compatriotes du Midwest, ils étaient plus soucieux d'obtenir un bon facteur d'impact quand leur copie passerait sur une chaîne câblée de Chicago qui leur ouvrirait les portes de la chaîne thématique de la National Geographic, ils alternaient les longues séquences de plages de sable et de rochers épineux ornées de méchantes vagues pour surfeurs, avec des interviews-portraits de marins et de paysans octogénaires flamboyants, burinés et arthrosiques, si typiquement français, invités à témoigner de leurs passés d'anciens combattants ou de constructeurs de Mur de l'Atlantique, à la fin de parties fines copieusement arrosées dans des gargotes et des restaurants de luxe. Je parle l'américain correctement et, si je refusai leurs propositions de se joindre à leurs beuveries, je les aidai parfois dans leurs investigations gastronomico-touristiques. J'avais passé une grande partie de mon enfance et de mon adolescence dans cette région et ils me furent reconnaissants de les protéger de quelques pièges pour touristes naïfs et de leurs indiquer quelques lieux authentiques pour initiés, égrillards ou non.

(à suivre...)